

STYLE ET VÉRITÉ RHÉTORIQUE  
DANS L'ÉCRITURE DE PIC DE LA MIRANDOLE

Danièle Letocha (Université d'Ottawa)

C'est pour parler d'un grand livre que nous sommes réunis. J'ai lu tout le bien qu'en a écrit le doyen Maurice Lebel dans sa recension encore inédite. M. Galibois y reçoit les compliments d'un expert et collègue traducteur: en effet, aussi bien pour la langue de Paris que pour le néo-latin florentin, les résultats sont jugés transcendants. Or, j'avais lu la critique philologique fouillée que le professeur Valcke (avec l'aide de M. Galibois) a publiée<sup>1</sup> sur quatre ouvrages récents consacrés à Jean Pic; je savais donc que les deux auteurs contrôlent parfaitement les difficultés de l'original et l'histoire des diverses traductions. Il se pourrait que le présent livre offre la meilleure version française de ces textes: érudite, précise, fine, «avertie». C'est un événement majeur pour les études de la Renaissance dans ce pays et ailleurs.

De même, le fait que cette monographie parfaitement documentée couvre en détail pratiquement toutes les sources secondaires en langues italienne, française, anglaise et allemande, voilà qui impressionne. C'est une oeuvre longuement mûrie, découpée selon un plan clair et qui ouvre un espace polémique aussi bien que spéculatif et historique. Il n'est pas courant que paraisse une oeuvre philosophique d'un tel poids portant sur la Renaissance et que ses auteurs soient nos collègues<sup>2</sup>: je m'en réjouis et je tiens à dire tout l'intérêt que j'ai trouvé à cette lecture.

---

<sup>1</sup> *Dialogue* XXXIV.1995, pp. 343 à 366.

<sup>2</sup> Leur collaboration paraît presque aussi étroite que celle d'Olivier Boulnois et Giuseppe Tognon dans *Jean Pic de la Mirandole, Oeuvres philosophiques*, Epiméthée,

---

P.U.F., Paris, 1993.

Cet ouvrage aura certainement le mérite de susciter des débats, intentionnellement ou non. Pour ma part, je ne parlerai que d'interprétation philosophique et, sur ce terrain, je me limiterai ici à deux thèses.

La première est d'ordre méthodologique et m'est désignée par Louis Valcke à la note 24 des pages 82-83,<sup>3</sup> au sujet du prologue de l'*Oratio de dignitate hominis*. L'auteur vient de dénoncer l'aberration qui a conduit Burckhardt et après lui, Cassirer et Garin (parmi une nombreuse cohorte), à faire entrer Pic dans la légende dorée de l'humanisme. Le Pic des historiens correspondrait encore largement à ce mythe.

«En fait, le *Discours* s'est peu à peu chargé d'une valeur prophétique parce que, lu et interprété selon les paradigmes qui ont donné corps à notre vision de la Renaissance, il ne pouvait que contribuer à consolider ces mêmes paradigmes, en une rétroaction sans fin.»<sup>4</sup>

Le professeur Valcke trouve une illustration de cette rétroaction mythifiante dans mon texte de 1991 «Comment définir la modernité quand on est encore régi par ses impératifs?»<sup>5</sup> Il me reproche cette méthode circulaire qui se ramène, pense-t-il, à une pétition de principe:

«(...) Danièle Letocha qui, pour illustrer un des "traits invariants" qui caractériseraient la modernité,

---

<sup>3</sup> Dans le chapitre IV intitulé «L'*Oratio de dignitate hominis*» de Louis Valcke et Roland Galibois, *Le périple intellectuel de Jean Pic de la Mirandole*, Presses de l'Un. Laval, Québec, 1994.

<sup>4</sup> P. 82.

<sup>5</sup> Cf. *Carrefour* 13.1 «Qu'est-ce que la modernité?» sous la direction de Roberto Miguelez, pp. 6 à 16.

prétend que "de Pic de la Mirandole à Marx et à l'existentialisme, un même mouvement congédie l'idée d'une *humanitas* ontologique, ou croit pouvoir le faire". Pic devient ainsi témoin exemplaire de la validité de cette même grille d'analyse, qui a d'abord servi à l'interpréter...»

Ce texte contesté est de nature typologique et propose sept traits invariants qui accompagnent la modernité depuis son origine. Parmi ceux-ci, la rupture avec le cosmos matériel et symbolique (où se situe l'énoncé en cause). Voyons quel est l'enjeu de ce premier différend.

Je ne disputerai pas du peu d'audience qu'eut l'*Oratio* à sa rédaction: la démonstration est convaincante<sup>6</sup>. Mais ne peut-on en dire autant des *Adnotationes* de Valla jusqu'à l'édition qu'en donna Erasme, ou encore des *Carnets* de Léonard? Sa réception change-t-elle l'intérêt et le sens du texte, quand on cherche à préciser s'il s'apparente en quelque manière à la séparation entre le sujet pensant et la nature-étendue qui domine le XVII<sup>e</sup> siècle moderne? En effet, ce n'est pas chez Pic lui-même que je prends les éléments de cette épistémè moderne, mais bien plutôt chez Descartes, chez Galilée, chez Pascal, chez Malebranche, chez Hobbes, etc.: ils ont cassé le cosmologisme inclusif<sup>7</sup>, c'est-à-dire le nécessitarisme hérité des païens et qu'une certaine Renaissance stoïcienne avait encore accentué. Sauf l'exception spinozienne, les modernes ont rejeté l'échelle naturelle unique du néo-platonisme qui inclut Dieu lui-même dans une nature homogène en son fond ontologique et hénologique. Le divin y circule de manière diffuse; l'homme peut s'y diviniser. C'est

---

<sup>6</sup> Pp. 76 à 84.

<sup>7</sup> Au sens où il inclut l'homme dans la Nature.

cette thèse inclusive (et évidemment hérétique) qui gouverne la *Théologie platonicienne* de Marsile Ficin.

Donc, après Cassirer et Koyré, avec Garin et Boulnois, j'interroge les textes renaissants pour savoir s'ils présentent des écarts avec le cosmologisme inclusif hérité des Anciens comme totalité des natures statiques soumises à la même loi cosmique, parfaite et éternelle. Cela n'a pas, il me semble, la circularité qu'on me reproche. Et pour entrer plus avant dans la logique anthropologique de l'*Oratio*, j'observe que ce texte marque une position d'interrogation critique par rapport aux évidences médiévales qui rassemblent toutes les créatures dans le même plan d'être, par rapport au Créateur. Dans l'*Oratio*, je vois que se perd le sentiment serein de présence à l'être et que l'inquiétude déplace les questions vers la représentation de l'être comme on voit les modernes le faire.

Bref, j'ai soutenu qu'en déplaçant l'enquête philosophique depuis l'être vers la volonté et la liberté, ou encore depuis l'être vers la conscience capable de se fixer des fins, l'*Oratio* formule une doctrine nouvelle qui valorise positivement un déficit ou un creux ontologique là où la métaphysique scolastique mettait un «plein». L'espace ainsi libéré sera celui du sujet pensant cartésien et pascalien.

Autrement dit, je distingue, dans l'histoire, trois positions successives dans les rapports entre l'être et la pensée. D'abord la subordination de l'intellect à l'objectivité des êtres qu'il s'agit de «recevoir» en vérité; ensuite une sorte d'égalité d'éminence entre le moi et les idées des choses; enfin le primat du sujet auto-institué et fondé par rapport aux représentations et aux choses. La première équation correspond aux jugements fondateurs de la philosophie médiévale où la pensée doit être ordonnée à l'être. La dernière équation est celle des modernes dont le projet rationnel entend ordonner les idées et par là, rectifier la nature, à partir d'une nature rationnelle supérieure de l'esprit. Mais qu'en est-il de la seconde équation? je soutiens, contre M. Galibois<sup>8</sup> que Pic, ici, exerce un pouvoir critique indéniable: qu'il déstabilise les évidences d'une tradition métaphysique situant

---

<sup>8</sup> Pp. 171-172.

Dieu au centre et les individus créés en périphérie. L'Adam de l'*Oratio* ne peut pas dire ce que Corneille fait dire à son Auguste: «Je suis maître de moi comme de l'univers; je le suis, je veux l'être.» (*Cinna V.III*). Adam se trouve dans une étrange position, intermédiaire, où il reçoit de Dieu l'injonction de liberté, interpellé à se comporter «en souverain de toi-même»<sup>9</sup> (traduction Tognon) ou «(...) tel un statuaire qui reçois la charge et l'honneur de sculpter ta propre personne, tu te donnes, toi-même, la forme que tu auras préférée.»<sup>10</sup> (traduction Galibois). Le critère de la modernité accomplie, comme on le sait, c'est le rapatriement de l'autorité divine dans l'homme intemporel. M. Galibois écrit:

«Toute cette doctrine du théologien fait fond elle-même sur une notion de l'homme libre héritée d'une sagesse grecque pratiquement unanime: l'indétermination naturelle de la raison fonde et précède chez nous cette

---

<sup>9</sup> *Op. cit.* p. 7.

<sup>10</sup> *Op. cit.* p. 188.

capacité d'autodétermination qui s'actualise dans le libre  
choix.»<sup>11</sup>

---

<sup>11</sup> *Op. cit.* pp. 171-172.

Est-ce la même anthropologie, celle qui affirme avec Thomas d'Aquin que «Anima est quodammodo omnia.» et celle qui défait les assises de la conscience-reflet par une série de clauses négatives? Dieu enlève à Adam d'anciennes certitudes et les lui fait voir comme des contraintes dont, désormais, il sera affranchi: le Dieu du prologue de l'*Oratio* facilite la possibilité de divinisation de l'homme en effaçant son «créneau ontologique»: «ni domicile précis, ni physionomie propre, ni don spécial d'aucune sorte»<sup>12</sup>; «toi, que ne contiennent d'étroits espaces d'aucune sorte»<sup>13</sup>; «nous ne t'avons fait céleste ni terrestre, immortel ni mortel»<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> Cf. *Le périple intellectuel de Pic de la Mirandole*, p. 187.

<sup>13</sup> *Ibid.* p. 188.

<sup>14</sup> *Ibid.*



Comme le remarque Olivier Boulnois, l'homme n'est plus ici un étant parmi d'autres, défini par Dieu. Il n'est pas encore le fondement du sens qui prend Dieu comme un étant parmi d'autres. Dans cet humanisme renaissant, on trouve un moment d'équilibre - j'ajouterais (critiquant Boulnois) fort instable - entre l'humain et le divin<sup>15</sup>.

---

<sup>15</sup> Olivier Boulnois et Giuseppe Tognon, *Jean Pic de la Mirandole...*, p. 293.

Je n'ai pas prétendu trouver chez Pic la structure épistémique des modernes que j'aurais d'abord fabriquée sur mesure, pour l'épingler ensuite. Je ne vois pas l'exercice du pouvoir d'*auctor* en position-sujet chez Pic. Mais je lis dans le fameux prologue, aussi exceptionnel et marginal fût-il, un nouveau rapport, ouvert et responsable, de la subjectivité aux idées qui implique une liberté inédite, sur fond de laquelle s'édifiera, dans la modernité classique, la nouvelle métaphysique de l'homme<sup>16</sup> hétérogène à la métaphysique des choses de la nature. Cassure accomplie et irréversible. Chez Pic, dans ce texte, l'*humanitas* ontologique a priori se trouve bel et bien congédiée sans être remplacée. L'homme fait exception en ce qu'il ne réalise pas une nature statique emboîtée dans le cosmos mais passe dans un registre dynamique, régi par un principe interne qui élargit et recentre la subjectivité non encore fondée.<sup>17</sup>

C'est pourquoi je continue à me croire autorisée à soutenir que la Renaissance humaniste travaille objectivement (et inégalement) à saper l'autorité du discours scolastique. Dans le texte incriminé, je dis de la position-sujet:

«L'esprit moderne a découvert et exercé son pouvoir de définition, dont tous les autres dépendent. Il commence par l'appliquer au pôle sujet. On voit pourquoi le postulat de la sous-détermination de la subjectivité est une condition de possibilité de la modernité»<sup>18</sup>

---

<sup>16</sup> Je considère donc que le commentaire d'Oliver Boulnois sur cette nouvelle métaphysique de la subjectivité (*op. cit.* pp. 293-316) donne trop de consistance théorique à ce qui est d'abord une crise des fondements. Notons au passage que Boulnois voit la même analogie que moi entre l'esquisse de Pic et l'existentialisme sartrien: Cf. p. 294, n. 4.

<sup>17</sup> Ni Machiavel, ni Montaigne ne conservent le concept d'une nature humaine ontologique et statique.

<sup>18</sup> Cf. mon texte «Comment définir la modernité...?» p. 10.

Une condition de possibilité et non pas une modernité effective et déployée. Nulle part n'ai-je soutenu que la pensée de Pic était moderne. Ma méthode ne présente pas la circularité qu'on lui reproche car mon modèle n'est pas défini en incluant Pic. Mais assez parlé de moi. Revenons à ce livre aux thèses fort polémiques et si bien documentées qu'on hésite à entrer dans l'arène à moins de se prétendre italianiste chevronné, ce qui n'est pas mon cas.

Louis Valcke et moi sommes en désaccord profond non seulement sur le statut de l'écriture mirandolienne, mais encore sur le sens de la Renaissance dans l'histoire de la philosophie occidentale. Pour faire polémique, à mon tour, je dirais que l'ouvrage soutient deux propositions tranchées:

1<sup>o</sup>) Jean Pic de la Mirandole est, en fait, un scolastique qui s'est brièvement égaré dans une phase d'enjolivures humanistes (1485-1488): une petite concession à la mode, en quelque sorte, reniée d'avance dans la fameuse lettre du 3 juin 1485, dite «De genere dicendi philosophorum».

2<sup>o</sup>) Il n'y a pas de Renaissance philosophique. La scolastique occupe toute la place, car l'humanisme est essentiellement un courant littéraire soumis aux impératifs rhétoriques<sup>19</sup>; émouvoir, plaire, instruire. Rien ne doit être pris à la lettre dans les quelques écrits humanistes de Pic et, inversement, tout doit être pris au sérieux dans le style rigoureux et sobre de ses traités.

L'une et l'autre de ces deux propositions me paraissent très suspectes pour des raisons à la fois textuelles et non textuelles. Je prétends seulement proposer une lecture qui fasse droit à plus de textes du corpus mirandolien, et surtout je conteste le modèle de lecture qui, après avoir soulevé et suivi les méandres

---

<sup>19</sup> Cela est la thèse partout reprise chez Paul Oskar Kristeller et chez Raymond Klibansky. On ne s'étonnera pas que le théoricien des formes symboliques qu'est Ernst Cassirer juge autrement. Oliver Boulnois, spécialiste de Duns Scot, passe, lui aussi, à côté de la leçon philosophique de la rhétorique.

compliqués de la courte carrière de Pic, annule ensuite la pluralité de ses formes sous une hiérarchie importée via la question typiquement moderne: «Où se cache donc le VRAI Pic?».

Et, en fin de compte, selon Louis Valcke, le vrai Pic, c'est le théologien, et la vraie philosophie, pour Pic, est servante de la théologie.

Mon désaccord s'exprime comme suit:

1° Les textes montrent que Pic a participé à l'humanisme renaissant par sa correspondance, par l'*Oratio*, par l'*Apologie*, par des poèmes, par ses commentaires (sacré et profane), par l'*Heptable*. Il a étudié les élégances latines avec Battista Guarini, à Ferrare, non comme une technique d'ornement verbal, mais bien comme un mode de pensée et comme une esthétique de vie.

Il a suivi les cours de rhétorique de Georges Mérule, à Pavie.

Il a participé aux discussions de l'Académie de Florence où se trouvaient Laurent de Médicis, Ange Politien et Marsile Ficin.

Cela représente beaucoup plus qu'une concession à la mode.

2° Il existe une vérité de l'humanisme renaissant qui est et se veut en conflit avec la vérité ontologique du discours scolastique. Ce n'est pas simple affaire d'ornement car, du point de vue humaniste, la forme contraint le fond. La raison rhétorique véhicule une philosophie du langage et de la culture qui fait du discours un milieu dialogique immédiatement pluriel et organisateur de la subjectivité et de l'action.

Il faut dépasser la rhétorique - séduction des sophistes, ennemie de la vérité philosophique; il faut aussi intégrer les figures de la rhétorique - technique poétique, étrangère à la philosophie. Mais il faut aller au-delà.

Au-delà de ces champs, il y a la raison rhétorique. La raison rhétorique dont le registre se définit et se pratique depuis Pétrarque, produit une logique générale de la communication, une éthique de l'adresse publique et une esthétique de l'expression. Toujours concrète, contextuelle, intersubjective, l'écriture humaniste

reconnaît la tradition comme fonction-sujet réunissant les fils de la socialité. Les positions individuelles sont nécessairement dérivées et secondes. Ici, l'homme se vit et se dit comme une séquence temporelle de moments discursifs discontinus, traversés par des discours dont importent l'élégance, la force, l'érudition, la science, l'authenticité, la séduction. Subjectivité fragmentaire, expressionniste, où chaque forme discursive maîtrisée comporte ses limites spécifiques: le traité n'est point traduisible en lettre, ni le poème en diatribe. Pour être libre, il faut être multiple: principe identitaire étranger à la raison monologique des modernes. L'*Oratio* de Pic appartient à l'éloquence d'apparat, la lettre à Ermolao Barbaro de Juin 1485 au style noble. D'autres oeuvres expérimentent le style universitaire barbare. La raison rhétorique ne dit pas ou bien/oubien; elle dit et/et en renonçant à la totalisation. Olivier Boulnois traite ainsi cette pluralité:

«Pic est à la recherche d'un nouveau style.<sup>20</sup>

L'ancien style, celui de la scolastique ne lui suffit plus. Certes il l'adopte parfois, ne fût-ce que pour soutenir ses *Neuf cents thèses* lors d'une dispute académique. Certes, il ne s'indigne pas, comme les simples rhéteurs, qu'il y ait tant de barbarismes et de solécismes dans le latin de Duns Scot et de ses successeurs. Certes, il reconnaît que le style scolastique préserve l'essentiel qui est la rigueur du concept. Mais on le voit multiplier les genres d'écriture avec une inquiétude qui trahit sa profonde insatisfaction de se voir cantonné dans quelque genre fini que ce soit.»<sup>21</sup>

---

<sup>20</sup> Pic a appris le néo-latin cicéronien avant.

<sup>21</sup> Olivier Boulnois et Giuseppe Tognon, *Op. cit.*, p. 298.

Comment ne pas voir là le discours - caméléon, l'entre-deux<sup>22</sup> où circule cette identité en mouvement qui n'est ni ici, ni là, mais dans la séquence même? Vérité rhétorique et non ontologique.

---

<sup>22</sup> L'entre-sept, car Pic emprunte au moins sept genres d'expression.